

Bruxelles, 3 février 1910.

Monsieur G. Plano, Carouatto.

Mon cher directeur,

J'admire la célérité avec laquelle vous répondez à mes lettres. Cette histoire de votre silence n'est pas autrement intéressante. Je l'ai racontée pour vous faire connaître l'impression que j'ai eue. Vous ne m'avez rien dit quand j'étais à Turin. J'étais très étonné en lisant la nouvelle à Degersheim, mais je m'en suis réjoui et je vous en félicite. J'aurais préféré cependant d'avoir appris la nouvelle de votre bouche.

La lettre du 18 sept. 1908 est de beaucoup plus tard. Je vous la renvoie avec celle-ci.

Vous écrivez que j'ai écrit des phrases qui pourraient être mal interprétées. Je vous prie de me les indiquer. Car je ne me sens pas coupable. Je n'écris pas avec l'intention d'offenser qui que ce soit. Je dis franchement mon opinion et ne comprends pas comment cela pourrait amener une mauvaise interprétation.

Vous me prédisez des choses désagréables à cause de ces phrases. Ayez donc la bonté de me les citer, pour que je puisse me défendre et vous faire voir que je n'ai eu aucune

Le moment viendra où je vous soutiendrai,
tout en continuant ma revue locale (voir
ma lettre du 18/9 1908). Mais il est nécessaire
pour cela qu'aucun malentendu ne subsiste
entre nous.

Je vous prie de croire à mes sentiments
dévoués.

W. Bonta de Bylevelt.